dirigé contre Mr Balfour, par l'hon. George Peel; *Poetry, and Women as Artists*, discours prononcé par Margaret L. Woods, au dîner des femmes, auteurs; *Hamlet à Oxford*, par F.S. Boas; *The Boys of Dickens*, joli sujet bien traité par Rowland Grey; *George Meredith's Letters*, par S. M. Ellis; *Heine on Music and Musicians*, par Franklin Peterson; *Ibsen the individaalist*, par Robb Lawson; *Patriotism and Party in France*, par Charles Dawbarn; *The Bohemian Sokol*, par Walter Jerrold; *Emile-Antoine Bourdelle*, par Frederick Lawton, etc.

Avec des portions de deux romans, par George A. Birmingham et E. F. Benson, et des nouvelles de Mr John Barnett, de Miss Jane H. Findlater et de Miss Rose Macaulay, le *Cornhill Magazine* donne quelques pages anonymes de souvenirs sur Alfred Lyttelton, un article sur les manuscrits des Browning, par sir Frederic Kenyon, un autre sur Fanny Burney à Norbury Park, par sir Henry Lucy, et une étude curieuse sur la médecine de Dickens, par le Dr S. Squire Sprigge, etc.

The British Review fait large place aux poètes et publie en outre : *The Celt in Europe*, par l'hon. R. Erskine; *The Homes of Burns*, par le prof. Patrick Geddes; *A visit to the theatre in the year 3.000*, par Litchfield Woods, etc.

La *Collection Tauchnitz* publie *The Open Window*, par E. T. Thurston; *A Son of the Sun*, par Jack London; et *The Contrast*, titre d'un recueil de nouvelles, par Elinor Glyn.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Evènements d'Orient, — P. S. Delta : *Ton kairo tou Boulgaroktonou*; Le Noumas, Athènes.— J. Miloyevitch : *L'Equilibre balkanique*; Brodard, Coulomniers. — N. Kasasis : *Grecs et Bulgares au XIXe et au XXe siècle*; P. V. Stock, Paris. — A. Papadiamandis : *I Phonissa*; Fexis, Athènes. — A. Papadiamandis : *O Pentarphanos*, Fexis, Athènes. — G. Vizyinos : *To amartima tis mitros mou*; Fexis. — Adamandios Koraïs : *Gnomai*; J. Sidéris, Athènes.— Th. Malis : *Anatolikon Imérologion*, Samos. — Th. Malis : *I Samos*. — Rigas Rayas : *Tragoudia tou Yénous*; Smyrne. — Manolis Triandaphyllidis : *I Paideia mas kai i glossa tis*; Athènes.— Memento.

Les derniers **Evénements d'Orient** sont venus prouver que la force morale des nations est le facteur prépondérant de la victoire; car il est hors de conteste que les succès grecs et serbes sont dus, non pas seulement à la capacité du commandement, mais surtout à la vigueur du sentiment national, exaspéré par l'injuste trahison des alliés bulgares, entretenu et développé par les poètes, fortifié par la foi religieuse, éclairé par l'école.

Oh! les Bulgares n'avaient pas négligé d'imiter les moyens employés par leurs adversaires en Macédoine; ils y avaient même ajouté le brigandage; mais un implacable atavisme de barbarie devait prendre le dessus sur le reste, et il est curieux d'entendre s'écrier l'un de leurs poètes mort vers 1907, Dachoff : « O mon peuple, je « regarde ton visage devenu dur et farouche à force de souffrance. « Des mères esclaves t'ont donné naissance. Tu ne connais point les

« voix de la miséricorde, car la cruauté est l'élément essentiel de ta « vie. »

Les Grecs connaissaient de longue date ces Huns slavisés, qui avaient jadis épouvanté l'Europe et que l'Europe avait oubliés. « Mieux vaut le Turc que le Bulgare ! » disaient-ils.

C'est en effet une époque bien curieuse de l'hellénisme que fait revivre M. P. S. Delta dans son beau livre : **Au temps du Tueur de Bulgares**, et voici que le passé semble renaître dans le présent. Quant aux Serbes, on pouvait bien leur parler de la fraternité slave, ils ne se sentaient — et pour cause — frères qu'à demi.

La domination ottomane ne vivait que de ces divisions irréductibles et, sentant que la prospérité de l'Hellénisme était indissolublement liée à l'unité ecclésiastique, comme le démontrait récemment M. Babi Anninos dans sa remarquable étude intitulée *Campagne de prêtres*, la Porte favorisait les progrès de l'exarchat bulgare, en lui accordant des immunités en Macédoine. Mais l'humanité ne vit pas de désordre et ceux qui organisent méthodiquement l'anarchie se trouvent pris tôt ou tard à leur propre piège.

L'heure de la liquidation a sonné, provoquée par les Bulgares eux-mêmes. La Roumanie, consciente de ses véritables intérêts, est entrée en scène à son tour, et chacun s'ingénie à défendre sa conception de l'équilibre balkanique; chacun s'efforce de prouver l'excellence de sa thèse, à l'aide d'arguments historiques, ethniques, économiques; chacun dessine sur le territoire de l'ancienne Turquie d'Europe une carte imprévue. A travers ce fatras de revendications plus ou moins honnêtement documentées, l'étude que vient de publier M. M. J. Miloyévitch : **L'Equilibre balkanique**, suggère d'intéressants points de vue; mais nous ne saurions les discuter ici en détail, et il doit nous suffire d'indiquer que deux principes opposés sont en lutte dans le règlement des comptes de la guerre. La thèse bismarckienne des intérêts purement réalistes contrecarre la thèse du droit des peuples invoquée exclusivement au début des hostilités. C'est au nom de cette dernière que les soldats ont lutté; mais les diplomates ne s'arment guère que de la première, et, la finance aidant, il faut bien avouer que l'idéalisme nationaliste ne saurait être poussé jusqu'à l'intransigeance. En tout cas, la Grèce garde le mérite de ne vouloir annexer que ce qui séculairement n'a jamais cessé d'appartenir à l'Hellénisme.

On a parlé de partager les dépouilles des vaincus ottomans ; c'est faire injure aux Grecs que les considérer comme d'avides conquérants. Ils aspirent à renouer la tradition de leur race éminemment civilisatrice et, si les Bulgares n'avaient injustement cherché à établir leur hégémonie dans les Balkans, il eût été certainement moins malaisé de départager les intérêts gréco-bulgares qu'il ne le sera, un

jour ou l'autre, de restituer réciproquement aux Hellènes et aux Turcs ce qui doit leur revenir en toute propriété ethnique, tant en Europe qu'en Asie.

Reste la question de suprématie que la Bulgarie prétendit pouvoir résoudre à son profit. Dans un livre paru naguère en français : **Grecs et Bulgares au XIXe et au XXe siècle**, le professeur N. Kasasis remonte aux origines de l'antagonisme actuel. A l'aide de documents presque exclusivement puisés à des sources bulgares, il nous montre l'organisation méthodique du mouvement anti-hellénique dans la péninsule, les agissements sournois des chefs du bulgarisme en Macédoine ; il détaille la destruction des villes grecques de Roumélie en 1906, les pogromes et les tracasseries de tout ordre, qui avaient pu faire croire à l'impossibilité de tout rapprochement ultérieur entre la Grèce et la Bulgarie. Après l'annexion de la Roumélie orientale, l'état bulgare s'est cru prédestiné à jouer dans les Balkans le rôle du Piémont ou de la Prusse, et ses chefs n'ont jamais cessé de penser que tous les moyens devaient leur être bons pour parvenir à leurs fins. Ils avaient tablé sur de fausses analogies; ils avaient oublié que l'Hellénisme est seul capable de fournir à la future confédération le ciment moral dont elle a besoin pour naître et pour durer. Ce lien essentiel entre tous les peuples des Balkans fut longtemps représenté par le Patriarchat œcuménique, jusqu'au jour où l'exclusivisme bulgare exagéra la revendication nationaliste et fit ainsi fléchir le principe d'unité religieuse. Les Grecs ont toujours refusé de laisser se dissocier le bloc : Langue-Patrie-Religion, et M. Vénizélos ne s'est pas seulement affirmé comme l'un des premiers hommes d'Etat de l'Europe contemporaine grâce aux résultats des deux guerres que son pays vient de soutenir, mais, dans les questions en apparence les plus éloignées des questions diplomatiques, il a prouvé qu'il savait voir juste.

Dans la querelle linguistique, il sut habilement faire passer au second plan ses préférences popularistes, et, tout en réservant la liberté personnelle des écrivains, il fit annexer à la Constitution les deux articles suivants, qui donnaient satisfaction aux pouvoirs ecclésiastiques :

I. « La langue officielle de l'Etat est celle dans laquelle sont rédigés la « Constitution et le texte des lois. Toute tentative en vue d'altérer cette « langue est interdite. »

II. — « Le texte des Saintes Ecritures est proclamé inaltérable. La tra- « duction de ce texte en toute autre forme linguistique, sans l'autorisation « préalable de la Grande Eglise de Constantinople, est absolument inter- « dite. »

La Grèce moderne perpétue la tradition byzantine, que tend à élargir peu à peu la poussée instinctive du peuple et que font cra-

quer les influences de l'Occident. Voilà pourquoi son âme à la fois complexe et naïve se reflète si vivement dans l'œuvre de Papadiamandis, ce conteur poète, chantre d'église et pilier de cabaret, dont l'art ingénu et gracieux accouplait le scolasticisme de la langue à la spontanéité la plus dépourvue de calcul. Kostis Palamas a comparé ses tableaux de mœurs aux enluminures des missels byzantins; mais ce bohême doublé d'un pur croyant, qui ne fréquentait que le peuple et qui savait par cœur les rhapsodies d'Homère aussi bien que les cantiques liturgiques, était un païen sans le savoir. C'est dans ce paganisme instinctif qu'il puisait tout son génie. On l'a comparé à Dickens, qu'il aimait, et à Dostoïewsky ; mais il possède une sérénité qui n'appartient qu'à lui seul, et il est de ceux qui savent enfermer sous leurs phrases toute la saveur du paysage natal. Ainsi, en dehors des problèmes psychologiques que pose **La Tueuse**, cette histoire poignante d'un Torquemada féminin, un grand charme émane du décor qui est celui de Skiathos et de l'Eubée, lieux chers au poète et où il voulut retourner mourir. Papadiamandis est un peintre merveilleux, qui semble négliger toute préoccupation de métier et qui s'amuse d'un certain laisser-aller, comme le Shakespeare du *Songe d'une nuit d'Eté* et de *Comme il vous plaira.* Le nouveau recueil de huit contes, qui vient de paraître chez Fexis sous le titre *l'Orphelin,* doit être suivi de deux autres, qui contiendront les Noëls et les contes du jour de l'an. Ainsi, l'œuvre entière du maître pourra être goûtée et jugée. Telle quelle, elle constituera le document le plus sincère et le plus complet, dans la truculence même de ses peintures, que nous puissions consulter sur le peuple grec d'aujourd'hui, celui d'avant la résurrection définitive.

Nul doute que la brutale secousse des événements actuels n'accélère le réveil intégral de l'Hellénisme à titre intellectuel. Déjà chaque province libre ou irrédimée, chaque ville ou village recherche les précurseurs de l'Idée, qui ont dû naître dans son sein, et la fortune du démotique se trouve ainsi favorisée le plus souvent d'un hommage rendu par les jeunes aux poètes d'hier ayant chanté dans la langue du peuple le beauté du terroir natal.

Nous parlâmes, naguère, des aèdes modernes de l'Epire ; nous pourrions évoquer aujourd'hui, à propos de la Macédoine, l'ombre de Rhigas, que les Autrichiens firent mourir à Belgrade et qui fut le Tyrtée de la Révolution grecque. Nous ne saurions non plus passer sous silence le nom de Georges Vizyinos, dont la maison Fexis réédite *la Faute de ma Mère*, et qui représente la Thrace, cette Thrace occupée par la Bulgarie, en dépit de sa population exclusivement grecque et turque. Le malheureux professeur de philosophie, né au petit village de Vizo et qui mourut fou en 1895, eut une existence passablement agitée. D'abord apprenti tailleur chez son oncle

à Constantinople, il alla ensuite à Chypre et à Chalcis, où il voulut se faire moine. Lauréat du prix de poésie en 1874, à Athènes, il partit ensuite pour l'Allemagne et la France, et revint en Grèce pour y mourir, après avoir publié, outre un volume de gracieux vers : *les Brises attiques*, nombre de contes et nouvelles qui sont son meilleur titre de gloire.

De son côté le *Sylloque des livres utiles* édite, après les *Lettres au premier chantre*, les *Pensées* d'Adamandios Koraïs, dont s'honore Chio, l'île martyre, patrie du poète Lambros Porphyras, et de la famille Psichari. Koraïs fut le génie de la philologie grecque et, contrairement à beaucoup d'autres, on peut dire que, maintes fois, son patriotisme éclaire sa science, qui était en quelque sorte universelle. Il avait appris le latin à Smyrne, les mathématiques et le commerce en Hollande et les langues vivantes de l'Europe au cours de ses voyages.

Une grande partie de son existence — il était né en 1748 et mourut en 1833 — s'écoula en France. Sa *Bibliothèque grecque* comprend 16 volumes, ses *Parerga* neuf, ses *Atakta* six, et il a semé partout les traits d'une pensée à la fois ingénieuse et profonde. Ce puriste disait volontiers que « la langue du peuple n'est pas aussi méprisable que le proclament les sots », et c'est avec fruit que l'on relira, dans le petit recueil que nous signalons, ses remarques toujours sensées sur les questions sociales, politiques et littéraires de son époque. On goûtera également avec curiosité trente-six fables, qui révèlent en lui, sinon un poète, du moins un philosophe aimable et fin.

De Samos nous arrivent deux ouvrages dus au labeur de M. Th. Malis ; l'un, l'*Almanach d'Anatolie*, nous montre, au cours de ses 400 pages, l'importance du mouvement littéraire dans l'île ; l'autre expose l'histoire de Samos depuis la révolution jusqu'à nos jours.

Ce sont deux ouvrages qui se complètent par les tendances. De Smyrne nous viennent, inspirés par le grand souffle de l'Hellénisme irrédentiste : **Les Chants de la Race**, de M. Rigas Rayas, qui, avec *les Trophées* de M. Georges Stragtigis, ont le mérite d'être actuels sans cesser d'être littéraires. *Les Trophées* peuvent compter parmi les plus beaux pœans qu'ait inspirés la guerre, et il nous sera nécessaire d'y revenir plus longuement. Une grande ferveur lyrique emplit ces hymnes consacrés à la Crète, à l'Epire, aux îles de l'Egée, qui rappelle Paraschos.

De même que la guerre n'a pas tari l'inspiration poétique, au contraire ; elle n'a pas non plus suspendu toutes les querelles, et les discussions continuent sur la question de langue ; mais elles prennent un caractère de plus en plus scientifique et appliqué :

Ainsi M. Manolis Triandaphyllidis publie, dans le *Bulletin de l'Enseignement*, une fort captivante étude sur **Notre instruc-**

tion et la langue qu'elle emploie. M. Triandaphyllidis professe l'opinion que les mots d'une langue morte ne peuvent que fausser l'esprit des enfants et, pour laisser parler les faits eux-mêmes en faveur de la réforme qu'il préconise, il nous met sous les yeux les résultats d'une copieuse enquête opérée dans les écoles du royaume.

De son côté, un anonyme traite avec talent au *Noumas* de la *Question linguistique arabe* en Egypte. Parce que l'on s'obstine à enseigner les enfants dans un autre langage que celui qu'ils parlent, tout progrès s'arrête. Mais il ne faut pas toucher à la langue du Coran ! Un spirituel dialogue entre le Cheik traditionaliste et le Critique anglais nous fait sentir le parallélisme étroit qui s'établit entre la crise linguistique de l'Egypte et celle de la Grèce. Nous avons dit que le même problème se posait en Turquie ; nous eussions pu aller jusqu'en Chine, et partout où l'on essaie de perpétuer artificiellement une langue réputée sacrée, phénomène proprement oriental. En Serbie, le génie d'un Vouk Stephanovitch Karadjitch parvint à opérer d'un seul coup la réforme nécessaire, et tous les pays de langue serbe ou croate doivent à son œuvre de se sentir aujourd'hui membres d'une même nation, malgré les différences introduites par la politique et par la religion.

MEMENTO. — Ont paru : *Patris*, poèmes d'Ant. Mavroukakis ; *Néphi*- poèmes de D. Golémis ; *Stratiotika Diyimata*, de Edmondo de Amicis, traduits de l'italien par Anninos ; *La Grecia moderna*, de F. de Simone Brouwer ; *Panthéon*, périodique mensuel de littérature publié à Londres, sous la direction de Panevmolpos. On annonce la publication de *les Noces crétoises*, roman de S. Zambelios, traduit par A. R. d'Yvermont.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

Valère Brussov : *Les Nuits et les Jours* (Moscou, le Scorpion). — Léonide Andreïev : *Mémoires d'un prisonnier*, trad. Serge Persky (Fontemoing, 3,50). — Maxime Gorky : *Une tragique Enfance* (trad. Serge Persky), Calmann-Lévy, 3,50. — Michel Artzybachev : *A l'extrême Limite*, trad. Jacques Povolzky (Grasset, 3,50).

Le roman russe se donne beaucoup de mal dans quelques-uns de ses représentants actuels pour maintenir sa vieille réputation. Quelques hommes de génie avaient découvert tout un champ de vérités neuves. Sortis du peuple, ils étaient prêts à y rentrer chaque fois que leur fonction d'écrivains les y appelait. Avant que de prétendre à lui faire la leçon, c'est dans le peuple qu'ils avaient puisé la sûre autorité de leur savoir. Aujourd'hui l'écrivain hausse la voix, mais se satisfait de connaissances plus élémentaires. A la rigueur, les livres et les journaux y pourvoient.

Si l'on en juge par le petit nombre de ses imitateurs, la manière exacte et pittoresque de Tourguénew ne s'est pas réinstaurée. Par